

L'Orient ne nuit
aux plus belles choses
N'étends pas les bras
il y a des rails
où courent nos esprits

La fenêtre s'ouvre
comme un Dieu rose
Tu songes au présent
quand vient l'avenir
Qui peut te dire ose

Car nos voix brisent
les mots vraiment pires
puisqu'il n'y a rien
autre que nous-mêmes

Jacques BARON

J'ai vu : l'homme qui se dégonfle, à l'Olympia

Dans la cour lourde de fatigue, deux hommes dorment — des pastilles d'heures difficiles au cadran des littératures humaines. Une charrette, des planches, des meubles sentent le bois jeune et la résine. Pourquoi sommes-nous assis dans un fauteuil à regarder comme il descend du sommeil dans la mort. Nous sortons toujours par l'escalier de service. La mort est couleur de plomb, ses moustaches tombent comme les ailes des oiseaux mondains. Les bras tombent. La poitrine est lourde. Les muscles des jambes sont en gélatine. Tout est gonflé d'une haleine condamnée. Et cette masse d'étoffe et de chair habituée se visse en spirale dans le centre de gravitation qui l'appelle. Son camarade est fort. Il ne comprend pas. Il essaye de le placer sur une chaise. Pour ne plus être à côté d'un cadavre. Il ne comprend rien. L'autre tombe toujours. Il s'entête. Devient furieux. Ne voit que la tranquillité de l'équilibre. Cela dure comme le cours normal d'une maladie. Ils sont assis l'un à côté de l'autre sur des chaises et dorment. Le soleil. Ils se réveillent. L'homme qui se dégonfle le premier. Et se gratte la tête où fourmillent des nervosités animales.

Tristan TZARA.